

D'un Autre à l'autre

(Mercredi 22 janvier 1963)

°
° °

Le plus difficile à penser, c'est le Un. Qu'on s'y efforce, ça ne date pas d'hier. L'abord moderne est scripturaire ; c'est un jour ce que j'ai extrait, à l'étonnement, je m'en souviens, d'un de mes auditeurs qui s'en émerveillait "Ah ! Comment est-ce que vous avez pu accrocher ça Einzieger Zug" ~~et~~ que j'ai traduit d'une façon qui reste le trait unaire. C'est en effet le terme dont Freud épingle une des formes de ce qu'il appelle identification.

J'ai montré à cette date d'une façon suffisamment développée pour que je n'aie pas à y revenir aujourd'hui mais seulement à le rappeler qu'en ce trait réside l'essentiel de l'effet de ce qui pour nous, analystes, à savoir dans le champ où nous avons affaire au sujet, s'appelle la répétition.

Ceci, que je n'ai point inventé mais qui est dit dans Freud, pour peu seulement qu'on fasse à ce qu'il dit attention, ^{ici} est lié d'une façon qu'on peut dire déterminante à une conséquence qu'il désigne comme l'objet perdu ; essentiellement, pour résumer,

c'est dans le fait que la jouissance est visée dans un effort de retrouvailles, et qu'elle ne saurait l'être qu'à être reconnue par l'effet de la marque } que cette marque même y introduit la flétrissure d'où résulte cette perte ; mécanisme fondamental et essentiel à confronter à ce qui était déjà apparu dans une recherche qui, somme toute, se poursuivait sur la même voie, concernant toute essence et qui aboutissait à l'idée, à la préexistence de toute forme et du même coup à faire appel à cette chose peu facile à penser - c'est là Platon - c'est la réminiscence.

Ces points étant rappelés, nous en sommes au pari de Pascal ; son rapport à la répétition, je pense, n'est pas tout à fait inaperçu de beaucoup d'entre ceux qui sont ici.

Pourquoi je passe maintenant par le pari de Pascal ? Ce n'est certes pas pour faire le bel esprit, ni du rappel philosophique, ni de la philosophie de l'histoire ou de l'histoire de la philosophie. Ce qui se passe au niveau du jansénisme, pour rappeler le contexte pascalien, c'est une affaire qui nous intéresse en ceci précisément que l'historien, comme en bien d'autres choses, est bien incapable de s'y retrouver.

Lisez un petit Que-Sais-Je (je m'excuse auprès de son auteur d'avoir oublié jusqu'à son nom, mais

j'ai lu le texte de bout en bout, et bien sûr pas pour me renseigner sur le jansénisme) je n'en dirai pas plus d'ailleurs sur ce qu'il en est de mon rapport à lui, ce serait une bien trop belle occasion pour vous de vous précipiter dans des déterminations historiques ou biographiques de mes intérêts ; quoi qu'il en soit, il y a un bout de temps, il se trouve que j'ai pu en avoir l'appréhension en dehors de cette sorte de fantôme qui en reste, à savoir que c'étaient des gens qu'on appelle rigoristes, autrement dit qui vous empêchaient de vivre à votre gré ; c'est tout ce qu'il en reste en effet, par un de ces surprenants effets d'ensablement dont il ne faut pas méconnaître que c'est aussi une dimension de l'histoire. Mais en lisant donc ce petit livre, je me suis donné le témoignage sur ce qu'on peut en dire simplement à prendre les choses justement comme l'indique le titre de la collection, au niveau du "Que sais-je ?".

Il sait beaucoup de choses, l'auteur ; il repart des origines, si tant est qu'il y en ait, de la question qui s'y soulève ; il aboutit au point où la chose se noie dans la secousse de la Révolution française ; et il avoue tout gentiment à la fin qu'en fin de compte, le jansénisme, on ^{ne} voit vraiment pas, à tout prendre, ce que ça a voulu dire, ce qui est tout de même pour un travail de recension historique une

conclusion assez curieuse mais exemplaire.

Une chose apparaît dans cette histoire, c'est qu'à la prendre à son niveau d'enregistrement historique ça commence comme une affaire de théologien, et d'ailleurs c'est bien vrai Jansenius se trouve être d'eux le plus représentatif, disons même le plus digne de les représenter, ne serait-ce qu'en ceci qui est exemplaire ^{est} qu'il apparaît que tout ce qui s'agite à l'époque autour du débat de la contradiction et des condamnations qui lui font cortège, la question fondamentale, celle qu'il n'y a presque aucun des participants au débat qui ne l'agite, c'est : "Et d'abord vous ne l'avez pas lu !" Et il semble bien en effet - que la très très grande majorité de ceux qui alors se passionnent non seulement ne l'ont pas lu mais même ne l'ont pas ouvert ; certains pourtant, deux ou trois chefs de file; le Grand Arnaud devait l'avoir lu ; d'ailleurs qu'avait-on besoin de le lire ? On avait lu bien d'autres choses et, elles, fondamentales, et en particulier avant, bien avant que paraisse cet ouvrage paru posthume, ^{que} ~~comme~~ vous le savez peut-être, qui s'appelle l'Augustinus, de celui que je viens de nommer, l'évêque Jansène, il y avait eu la pensée de Saint Augustin dont on ne peut nier qu'elle soit au fondement du christianisme et que, pour tout dire, la question est là patente dès qu'il s'agit du christianisme

précisément.

La mesure dans laquelle le christianisme nous intéresse, j'entends au niveau de la théorie, se mesure précisément au rôle donné à la Grâce. Qui ne voit pas que la Grâce a le plus étroit rapport avec ce que moi, partant, de fonctions théoriques qui n'ont certes rien à faire avec les effusions du coeur, je désigne comme d(A) : désir de l'Autre. Désir de l'Homme ai-je dit en un temps où, pour me faire entendre, il fallait bien que je risque certains mots improbables comme l'Homme par exemple. J'aurais pu me contenter de dire : le désir tel qu'il vous concerne, ce désir se joue dans le champ de l'Autre tel qu'il s'articule comme le lieu de la parole.

Qui ne voit aussi ce qu'implique, si ce qui s'annonce ainsi est correct, cette relation orientée par le vecteur partant du $\Sigma \cap D$ sur le graphe vers ce désir, désir de l'Autre pour l'interroger dans un "Je me demande ce que tu veux" qui s'équilibre aussi bien d'un "Je te demande ce que je veux".

Ce qu'il y a qui s'incline dans toute manifestation du désir vers un "Que Ta Volonté soit faite" mérite d'être posé d'abord, dans toute appréciation, (Ce n'est pas forcément le privilège des spirituels) sur ce qu'il en est de la nature de la prière. Son

emmêlement inextricable avec les fonctions du désir
pourrait en être éclairé.

Ce tutoiement, ai-je dit, n'a pas un départ simple, puisqu'au niveau du sujet, la question reste entière de savoir qui parle. - Il n'en est pas moins essentiel de s'apercevoir que ce tutoiement s'adresse à un Autre sans figure. Nul besoin qu'il en ait la moindre pour qu'^{elle} lui soit adressé si nous avons distingué ce champ de l'Autre du rapport au semblable. Or c'est précisément ce qu'articule sa définition dans ma théorie. Le rapport, le noeud, le lien qu'il y a entre des disputes sur la Grâce dont il semble que les responsables de droit, à savoir l'Eglise, à l'époque dont nous parlons, n'aient pu autrement se tirer qu'à interdire de façon réitérée pendant deux siècles qu'on articule quoi que ce soit, ni pour, ni contre, dans ce débat - interdiction bien sûr qui n'a fait que faire rebondir la lutte et multiplier les ouvrages aussi bien que les libelles, - est quelque chose dont ce qui nous importe, c'est que cette frénésie que certains diraient purement intellectuelle ~~était~~ ^{est} étroitement solidaire d'un mouvement dont il n'est pas question de contester les incidences de ferveur ni à l'occasion non plus les effets proprement - comme ceci a été épinglé à l'époque - convulsionnaires.

Quelle que soit la façon dont nous pouvons
juger comme psychopathologues ce qui se passait sur

le tombeau d'un certain diacre Pâris, ^{et qui ce qui de là} quand à l'entrée du cimetière les portes furent fermées si bien qu'on put écrire dessus "De par le Roi défense à Dieu

De faire miracle en ce lieu"

les dites convulsions ^{qui} se sont poursuivies ailleurs, il semble que ne serait-ce qu'à épingler les choses dans cette ultime conséquence, nous pouvons voir que ce champ est tout de même de celui qui nous appartient ^{soit} et qu'après tout, à le prendre d'une façon qui n'est pas tout à fait au ras du sol, à savoir "faut-il les interner ou pas ?" nous sommes quand même en droit d'essayer d'articuler quelque chose et, pourquoi pas, au point le plus libre, le plus lucide, le plus joueur, le pari précisément de Pascal.

Le nom du Père - je vais l'annoncer comme ça au départ parce que ce sera peut-être la meilleure façon de vous faire décoller de l'effet de fascination qui se dégage de ces embrouilles - le nom du Père dont j'insiste pour dire que ce n'est pas par hasard que je n'ai pas pu en parler, le nom du Père prend ici une forme singulière que je vous prie de bien repérer au niveau du pari. Cela vous changera peut-être des chipotages auxquels se consacrent habituellement les auteurs sur le sujet de savoir si ça vaut la peine de parier. Ce qui vaut la peine, c'est de considérer

comment il se formule sous la plume de Pascal. Je dirai que cette forme singulière, dans l'énoncé qui vient en tête sur le petit papier, ^{cette forme singulière} c'est ce que j'appellerai le réel absolu ; et le réel absolu, sur ce petit papier, est ce qui s'énonce comme "croix ou pile".

"Croix ou pile", ça n'agite pas la croix, ôtez-vous ça de la tête. "Croix ou pile", c'était la façon, à l'époque, de dire ce que nous appelons maintenant pile ou face.

Je voudrais qu'il vous vienne à l'idée que s'il est concevable que nous arrivions, en quelque point, au dernier terme d'une science quelconque au sens moderne, à savoir par l'opération de ce qu'on appelle une mesure, ce ne peut être très précisément qu'au point où ce qu'il y a à dire, c'est "croix ou pile", "c'est ça" ou ^C "ce n'est pas ça". Ça est ce que ça est, là, car jusque là, rien ne nous affirme que nous ne faisons pas que mesurer nos propres mesures. Il faut que ça arrive à un point - croix ou pile - où ce n'est que du réel en tant que butée qu'il s'agit.

Le pari de Pascal contient à son départ ^{un} quelque chose qui se ^{réfère} ~~réfère~~ à ce point pauvre : le réel absolu. Et ceci d'autant plus que ce dont il s'agit, c'est précisément quelque chose qui est défini que nous ne pouvons savoir ni ^{S'} ~~ce~~ qu'il est ni ce qu'il est (

C'est expressément ce que Pascal articule quant

à ce dont il s'agit, qui bien sûr, au niveau du pari, si la question se pose de son acte, peut bien en effet être traduit par la question de l'existence ou non du partenaire.

Maïs il n'y a pas que le partenaire. Il y a l'enjeu. Et c'est là l'intérêt du pari de Pascal. L'enjeu, le fait qu'il puisse poser en ces termes la question de notre mesure au regard de ce réel, l'enjeu suppose un pas franchi qui, quoi qu'en disent les amateurs de fouinage historique, à savoir que déjà Raymond Sebon^d, et déjà le Père Simon^a, et déjà Pierre Charron avaient agité quelque chose de l'ordre de ce risque, ceux-là méconnaissent que si Pascal peut avancer d'une façon dont ce n'est point par hasard qu'elle a été ressentie si profondément dans le champ du où ce pense, c'est qu'il avait profondément modifié l'abord de ce qu'il en est du "je dis", j'entends du je du joueur, et ceci en procédant à si je puis dire quelque chose qui pourrait s'appeler un exorcisme, ceci le jour où il découvrit la règle des parties.

Les résistances qu'il rencontre après avoir posé ce problème de la façon dont il est juste de répartir les enjeux quand, pour une raison quelconque, obligé ou de consentement mutuel, on interrompt en cours une partie dont la règle est déjà donnée, le pivot de ce qui lui permet d'y trancher d'une façon

aussi féconde, que c'est par là qu'il articule le fondement de ce qu'on appelle le triangle mathématique, assurément bien sûr déjà découvert par quelque Tartagli mais il n'est pas forcé d'en être informé, aussi bien d'ailleurs il en tire d'autres suites, ^{puisque} ~~parce que~~ c'est par là qu'il rejoint, reprend et donne un redépart à ce qui, dans les lois de maximum et de minimum au niveau d'Achimède prélude à ce qui va naître du calcul intégral tout ceci repose sur cette simple remarque pour trancher de ce dont il s'agit, c'est que l'essence du jeu, ^{dans} ~~en~~ ce qu'il comporte de logifiable parce qu'il est réglé, tient en ceci que ce qui y est mise est au départ perdu.

Là où la question de l'appât du gain déforme, réfracte, d'une façon qui ne permet point aux théoriciens de n'être pas, dans leurs articulations, infléchi, cette purification initiale permet d'énoncer d'une façon correcte ce qu'il est juste d'opérer pour faire à tout moment le partage de ce qui est là au centre comme enjeu, comme perdu.

La question, pour nous, analystes, nous intéresse parce qu'elle nous permet d'y accrocher ce qui est la motivation essentielle du surgissement d'un mode semblable d'enchaînement; s'il est une activité dont le départ soit fondé dans l'assomption de la perte, c'est bien parce que ce dont il s'agit dans

l'abord même de toute règle, c'est-à-dire d'une constatation signifiante, d'un effet de perte, c'est très précisément ce sur quoi je m'efforce dès le départ de mettre les points sur les i, parce que bien sûr notre expérience, comme on dit, dans l'analyse à tout instant nous confronte à cet effet de perte et que si l'on ne saisit pas ce dont il s'agit, on le met au compte, sous le nom de blessure narcissique, d'un dommage imaginaire.

C'est bien en quoi l'expérience innocente témoigne que cet effet de perte est rencontré à chaque pas ; elle en témoigne de façon innocente c'est-à-dire de la façon la plus nocive, en le rapportant à ce schéma d'une blessure narcissique c'est-à-dire d'un rapport au semblable qui, dans l'occasion, n'a absolument rien à faire. Ce n'est pas parce que quelque parcelle qui ferait partie du corps en est détachée que la blessure en question fonctionne, et tout essai de réparation, quel qu'il soit, est condamné à en prolonger l'aberration. Ce dont il s'agit, la blessure, se tient ailleurs, dans un effet qu'au départ, pour le rappeler, j'ai distingué de l'imaginaire comme symbolique ; il est dans la béance qui se produit ^{qui se produit} ou qui s'aggrave - car nous ne pouvons sonder ~~si~~ ce qui de cette béance était déjà là dans l'organisme de la béance entre le corps et sa jouissance, pour autant

que donc, ai-je dit, ce qui n'a détermine ou qui l'aggrave - et seule nous importe cette aggravation, c'est l'incidence du signifiant, l'incidence même de la marque, l'incidence de ce que j'ai appelé tout à l'heure le trait unaire, qui lui donne donc sa consistance.

Alors ce dont il s'agit se dessine à mesurer l'effet de cette perte, de cet objet perdu en tant que nous le désignons par a, à ce lieu sans lequel il ne saurait se produire, à ce lieu encore non connu, non mesuré qui s'appelle l'Autre.

Qu'est-ce à dire, qu'il faille d'abord prendre cette mesure dont il suffit de l'expérience, voire de la passion du jeu, pour voir quel est son rapport avec la façon dont nous fonctionnons comme désir. Qu'en va-t-il être de cette proportion qu'il nous faut maintenant mesurer ? ^{Si bien} Il y a quelque chose de très étrange, c'est que cette proportion, cette mesure, elle est déjà là dans les chiffres, je veux dire dans les signes écrits avec quoi l'on articule l'idée même de la mesure.

Nous ne savons rien, en ce point, de la nature de la perte. Je peux faire comme si nous ne lui donnions jamais aucun particulier support ; nous donnons des points je ne dirai pas où nous pouvons

écoper, où nous attrapons des copeaux ; mais aucun besoin de le savoir.

Je l'ai dit, d'un côté nous ne savons que la fonction de la perte et de l'autre, nous ne savons assurément pas ce qu'il en est de l' l puisqu'il n'est que le trait unaire ; ce ~~n'est~~^{nécessaire} que tout ce qu'il nous plaît d'en retenir. Et néanmoins il nous suffira d'écrire ceci : $\frac{l}{s}$ où s'inscrit la proportion, à savoir que le rapport de ce l déterminant à l'effet de perte est égal et doit l'être, comme il semble bien s'il s'agit de perte, à quelque chose où se conjoint d'un "et" additif ce l , et le signe écrit de cette perte.

$$\frac{l}{s} = l + s$$

Car telle est bien en effet l'inscription d'où résulte ce qu'il en est d'une certaine proportion dont l'harmonie, s'il faut l'évoquer, ne tient assurément pas à des effets esthétiques.

Simplement je vous demande, pour le mesurer vous-mêmes, de vous laisser d'abord guider par l'examen de ce qu'il en est de sa nature mathématique.

Les harmonies dont il s'agit ne sont point faites de bonheur, d'une heureuse rencontre, comme je pense que le rapprochement de la série qui résulte de la fonction récurrente qui s'engendre de cette égalité,

comme je pense vous montrer qu'on en retrouve la note caractéristique, celle de a , dans une toute autre série engendrée d'un autre départ, mais qui nous intéresse autant ; comme vous le verrez, c'est celle qui, à prendre les choses d'un autre bout, s'engendrerait de ce que nous avons appelé Spaltung ou division originelle du sujet, en d'autres termes des efforts pour faire se rejoindre deux unités disjointes. C'est là un champ qu'il convient de parcourir pas à pas.

Il est nécessaire pour le faire d'inscrire d'une façon qui soit claire ce qu'il peut en être de la dite série.

Nous l'inscrivons sous la forme suivante. Nous mettons ici le a , ici le 1 . (Une direction ~~verticale~~ n'existe, je le souligne au passage, que du fait de notre départ). Après le 1 , nous mettons $1 + a$. Après le a , $a - 1$ la série s'engendre d'additionner les deux termes ^{ou} pour produire le terme suivant. Nous avons donc ici

	a		1	
$a - 1$	$1 - a$	a^1	$1 + a$	$\frac{1}{2}$
	$2a - 1$	a^2	$2 + a$	$\frac{2}{3}$
	$2 - 3a$	a^3	$3 + 2a$	$\frac{3}{4}$
	$5a - 3$	a^4	$5 + 3a$	$\frac{4}{5}$
	$5 - 8a$	a^5	$8 + 5a$	$\frac{5}{6}$
			$8 + 5a \times$	
			Je passe sur le 205 parce que il n'y a ^{je pense parce que il n'y a} rien ^{rien} de ^{de} confiance ^{de confiance} sur ^{sur} ce ^{ce}	

valeurs représente une proposition qui se conserve, $\times$ j'ai vu par vous voir qu'il n'est pas sans présenter quelques rappels avec la liste opposée.

à savoir que $1 + a$ est à 1 comme $2 + a$ est à $1 + a$.
C'est très exactement ce qui est écrit dans la
formule initiale.

Ceci peut aussi bien s'écrire $\frac{1}{a}, \frac{1}{a^2}, \frac{1}{a^3}, \frac{1}{a^4}$ etc..
nombre qui, comme $\frac{1}{a}$ est plus petit que $\frac{1}{a}$, ira toujours
croissent. (Voir page suivante)

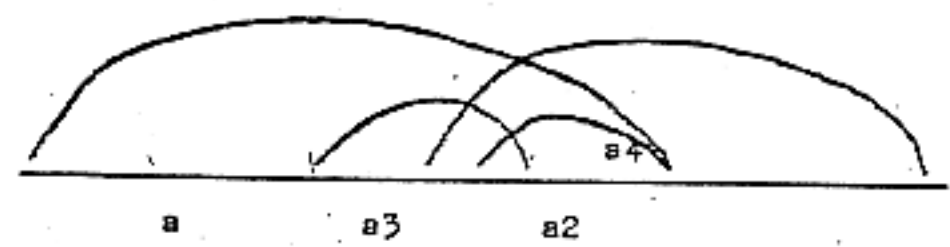
Ici par contre, on écrit a^2, a^3, a^4, a^5, a^6 ,
nombre qui, ^{comme} je le répète, ~~est~~ a est plus petit que 1 (et
ira toujours décroissant.

Ne quittons pas notre Pascal car, sur le petit
papier où ce qu'il opère, c'est une articulation, donc
il n'y a nul besoin qu'elle soit destinée à quelque
autre pour que les répliques n'y aient pas une valeur
non pas persuasive mais logiquement constructive, on
s'est fort bien aperçu de nos jours que, pour certains
problèmes, il y a une façon où compte, pour les résoudre
le nombre des coups, à savoir au bout de combien de
coups une partie conquiert le dernier mot, si elle le
conquiert du fait de ce qu'on pourrait appeler, mais
purement rétrospectivement, une faute au niveau de
l'autre partie, il est clair que l'épreuve consistera
à proposer à l'autre partie une réponse plus chanceuse
mais que, si le résultat est le même, nous pouvons
mettre au compte d'une articulation logique, j'entends
requerue, il suffit de le définir au départ, au titre
d'une démonstration, ce qui s'articulera ainsi.

a	1
(1 - a) a2	(1 + a) $\frac{1}{a}$
(2a - 1) a3	(2 + a) $\frac{1}{a^2}$
(2 - 3a) a4	(3 + 2a) $\frac{1}{a^3}$
(5a - 3) a5	(5 + 3a) $\frac{1}{a^4}$
(5 - 8a) a6	(8 + 5a) $\frac{1}{a^5}$
1 + a	1

(schéma 1)

(schéma 2)



Il est fâcheux qu'on l'oublie à une époque, la nôtre, qui a su fort bien codifier les lois de cette fonction de la ^{de la} oui ou non ^{aucun} réfutable et s'apercevoir qu'il ouvre plus de champ que le pur et simple démontrable.

C'est ainsi, je l'ai ^{pu retrouver et je l'ai} déjà dénoncé, amorcé la dernière fois, que le progrès de Pascal, celui qui lui fait d'abord sonder au regard d'un pur "croix ou pile" le rationnel de l'engagement d'une mise de quelque chose dans la vie qui est justement ce qui n'est pas défini contre quelque chose dans ce qui est au moins une infinité de vies qu'on qualifie sans non plus préciser ce qu'elles veulent dire d'"infiniment heureuse" mais peut-être vaut-il que si nous ^{venant} ^{qui} venons après ~~et nous~~ ^{ne} interrogeons ces signes, nous voyions s'ils ne sont pas capables de livrer quelque chose qui nécessairement préciserait le sens.

C'est bien ce que nous sommes en train d'opérer au niveau de ces signes et de nous apercevoir que si nous nous emparons du a dont nous ne savons toujours pas la valeur mais seulement ce qu'il engendre comme ^{série} ~~début~~ dans son rapport avec le 1, nous voyons une série, rien de plus, et l'on pourrait même dire que la question de ce qu'il en est du a et du 1 comme tels, comme termes opposés d'une façon quelconque, même mathématiquement, n'a pas de sens. Ce ne sont pas,

comme quand il s'agit de définir les nombres entiers et ce qu'on peut faire avec eux, des éléments neutres. Ce 1 n'a rien à faire avec le 1 de la multiplication. Il faut des actions supplémentaires pour les faire servir. Et le a non plus. Le a comme le 1 sont là partout, partout où il y a le rapport $\frac{1}{2}$ c'est-à-dire dans toute la série. C'est justement là l'intérêt d'en partir, parce que la seule raison qui nécessite que nous en partions, c'est que c'est à partir de ^{deux} ~~un~~ qu'^{pourrait} ~~paraît~~ "nous écrivons". Dans un réel quelconque qui ~~paraît~~ pouvoir correspondre à cette échelle, ils n'ont de place nulle part ; seulement cette échelle, sans eux, nous ne pouvons pas l'écrire. C'est en partant d'elle, de cette échelle, que je peux me permettre d'imaginer, à partir d'une autre écriture, la plus simple, également, nous restons, semble-t-il, dans nos limites, dans celles du trait unaire, à ceci près que nous allons le ^{prolonger} ~~prolonger~~ indéfiniment, essayer tout au moins de le prolonger ^{indéfiniment} (schéma 2 page 16)

Voilà le a, voilà le 1. Nous ne sommes pas forcés de les mesurer pour qu'ils soient correctement inscrits. Là aussi, je pense que vous me pardonneriez d'abréger et de dire ceci : nous projetons ce a sur ce champ considéré dans sa fonction de 1. Ce que nous venons d'écrire nous indique que ce qui sera ici

sera a_2 ; le rabattement ^{ici} de a_2 nous mettra ^{ici} a_3 ; le rabattement de a_3 nous mettra ici un a_4 . Vous voyez donc que vont s'additionner par des opérations qui vont dans un certain sens toutes les puissances paires de a : a_2, a_4, a_6 , et qu'ici vont se reproduire la suite des puissances impaires a_3, a_5, a_7 .

Il est très facile de s'apercevoir qu'ainsi, nous retrouvons au point de jonction convergente de ces puissances les unes paires, les autres impaires, la mesure de a comme total pour les puissances paires, a lui-même étant bien entendu exclu ; la mesure a_2 comme somme des puissances totales impaires de a , a_2 et a ^{aucun pour} ~~faisant~~ au total 1.

a_3	a_2
a_5	a_4
a_7	a_6
a_2	a
$\quad$	$+$
$\quad$	1

C'est-à-dire que c'est par l'opération même de l'addition séparée des puissances paires d'une part et des puissances impaires que nous trouvons effectivement la mesure de ce champ de l'autre comme 1, c'est-à-dire autre chose que sa pure et simple inscription comme trait unaire.

x (casi nous reprenons l'au nous aurais ici l'a 5)

Je n'ai obtenu ce résultat qu'à prendre isolément ce qui est le fondement proportionnel du α . Mais si je prends son développement dans le sens de la croissance, vous voyez facilement qu'à simplement additionner ces puissances déjà croissantes, si je vous disais ce que ça fait, au moment où nous pouvons additionner le $\frac{1}{2}$ puissance quelque chose jusqu'à ce qu'ait surgi le a^{100} ^{au dénominateur}, il est très facile de faire un calcul, si vous disposez d'une page, et ça ne dure pas plus de dix minutes, non pas sur ce qu'est $\frac{1}{2^{100}}$ mais l'addition de toute la série, il y a des formules très connues et très faciles, on s'aperçoit que c'est 2 000 000 000 000 000 000 000 000 000. (deux milliards de milliards de milliards)

Je veux dire qu'en effet dans un sens nous trouvons quoi ? Rien de plus épataant qu'une série incluant une croissance qu'on appelle infinie des entiers, mais qui est tout de même en fin de compte de l'ordre de ce qu'on appelle dénombrable. Une série ainsi constituée, qui s'appelle une progression géométrique, autrement dit exponentielle, reste dans le dénombrable.

Quand je vous ai fait remarquer que ce n'est que de façon scripturaire que nous importe le point où gisent le 1 et le α , ce n'est pas pour en négliger

maintenant l'incidence et dire que c'est à partir de quelques points que nous voyons une différence. L'infini décroissant est le même dans sa génération. Seulement il aboutit, au lieu d'aboutir à "l'infini" puisque sur l'infini nous en savons tout de même un petit bout de plus et que cet infini des nombres entiers, nous avons appris à le réduire à sa valeur propre et distincte, seulement, de l'autre côté, comme je vous l'ai montré ici, en commençant par là, parce que ça avait son intérêt, vous aurez une limite : $1 + a$, limite dont la série peut approcher d'aussi près que possible, d'une façon moindre à toute grandeur choisie, si petite soit-elle, à savoir très précisément $1 + a$.

Le départ de Pascal dans ses notes qui écrit simplement "rien infini" est en effet bien le point où gît à la fois sa sûreté de touche et le point vraiment fonctionnel d'où toute la suite se détermine. Car ce qu'il appelle rien, comme d'ailleurs il l'indique de la façon la plus expresse dans d'autres de ses notations, c'est simplement qu'à partir d'un point au reste je vous l'ai dit quelconque, nous obtenons dans un sens, le sens décroissant, une limite, mais ^{ça} n'est pas parce que ça a une limite que c'est moins infini ; d'autre part ce que d'un autre côté nous obtenons, à savoir une croissance qui, elle, ~~est~~

nécessaire

pas de limite, ça ne spécifie pas cette direction comme plus spécifiquement inférieure. Aussi bien, quand Pascal écrit "rien", n'est-ce pas au hasard ; lui-même soupçonne bien que rien, ça n'est pas rien, que c'est quelque chose qui peut être mis en balance, et tout spécialement au niveau où nous avons à le mettre dans le pari.

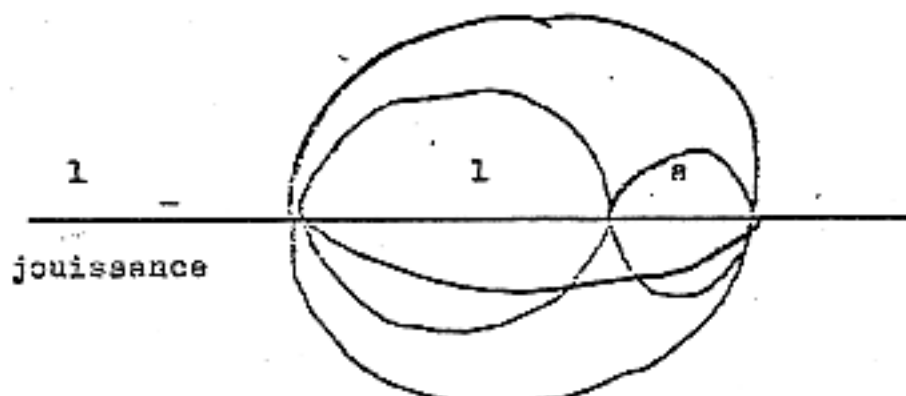
Mais voilà-t-il pas qu'apparaît quelque chose, *quelque chose* dont il faut qu'on s'aperçoive, c'est qu'en fin de compte, si au champ de l'Autre s'énonce une révélation qui nous promet l'infinité de vies infiniment heureuses je le répète, je m'en tiens à leur énoncé numérique, et pendant un temps Pascal s'y tient aussi, puisqu'il commence à pondérer : une vie contre deux vies, ça vaudrait-il déjà la peine ? mais oui, mais oui, dit-il ; contre trois vies, encore plus ; et naturellement plus il y en a, mieux ça vaut !

Seulement nous nous apercevons de cette chose importante ^{c'est} que, dans tous les cas où nous choisissons, même quand c'est "rien" que nous perdons, nous sommes privés d'un demi-infini. Ceci répond au champ de l'Autre et à la façon dont nous pouvons justement le mesurer comme 1 au moyen de la perte. Pour ce ^{qui} ~~qu'il~~ en est de la genèse de cet Autre, s'il est vrai que nous pouvons le distinguer de quelque chose qui est le 1 avant le 1, à savoir la jouissance, vous

affermi

delà

voyez qu'à avoir ~~à faire~~ le $1 + a$, en avoir fait avec des soins infinis l'addition, c'est bien de a dans son rapport à 1 , à savoir de ce manque que nous avons reçu de l'Autre par rapport à ce que nous pourrions édifier comme champ complété de l'Autre, c'est de là, du a , et d'une façon analogique que nous pouvons espérer prendre la mesure de ce qu'il en est de l' 1 de la jouissance au regard précisément de cette somme supposée réalisée.



câ

Nous connaissons ~~celle~~ ^{câ}; nous le retrouvons, nous, analystes. La forme la plus caractéristique, la plus subtile que nous ayons donnée de la fonction cause du désir, c'est ce qui s'appelle la jouissance masochiste ; c'est une jouissance analogique, c'est-à-dire qu'au niveau du plus de jouir, le sujet y prend de façon qualifiée cette position de perte, de déchet, qui est représentée par a , et que l'Autre, tout son effort est de le constituer comme champ seulement articulé, sous le mode de cette loi, de ce contrat sur

lequel notre ami Deleuze a mis si heureusement l'accent pour suppléer à l'imbecillité frémissante qui règne dans le champ de la psychanalyse !

C'est de façon analogique et en jouant sur la proportion que se dérobe ce qui s'approche de la jouissance par la voie du plus de jouir. C'est par ce point au moins qu'à accrocher les choses par la voie de départ que nous avons prise, nous voyons ici que nous trouvons une entrée dont se motive l'expérience. La question sans doute n'est pas sans intérêt au regard de la façon dont fonctionne chez Pascal une certaine renonciation. Mais n'allez pas trop vite. Traiter ceux qui se sont débattus sans le savoir avec cette logique d'universellement masochistes, c'est cet ordre de court-circuitage où se désigne ce que j'ai appelé dans ce champ la canaillerie qui tourne en sottise.

Je n'ai pu vous amener aujourd'hui qu'à un abord qui est celui-ci : la proportion déjà inscrite dans la seule entrée dans un champ par la seule voie scripturaire. Il nous faut bien entendu la contrôler de par ailleurs.

Si ce a, ai-je dit, (et ceci même en est, je l'ai souligné, l'image, l'illustration et rien de plus) est ce qui conditionne la distinction du Je comme soutenant ce champ de l'Autre et pouvant se totaliser comme champ du savoir, ce qu'il importe de savoir,

précisément, ^{qu'il est} c'est qu'à se totaliser ainsi, il n'atteindra jamais au champ de sa suffisance qui s'articule dans le thème hegelien du Selbstbewusstsein. Car justement dans cette mesure et à mesure même de sa perfection reste entièrement exclu le ~~jeu~~ (le Je?) de la jouissance. Ce qui importe pour nous, c'est de confirmer non pas seulement qu'aucune addition de l'un à l'autre ne nous totaliserait sous la forme d'un chiffre quelconque, d'un 2 additionné, ce Je divisé enfin rejoint à lui-même. Ce qu'il y a de plus piquant, à ce détour, c'est de s'apercevoir, comme je vous le montrerai la prochaine fois, car ce champ, vous le voyez, loin d'être interminable, est seulement long et il me faut le temps pour vous l'articuler, quiconque d'ici là, et je dois dire que j'espère qu'il y en a un bon nombre qui n'auront pas besoin de le faire, s'informer de ce que c'est qu'une série de Fibonacci sera évidemment mieux préparé que les autres à ce que je ferai ^{pour} sur les autres c'est-à-dire leur expliquer, à savoir, et c'est très important, qu'une série constituée par l'addition justement de 1 à 1, ^{puis} ~~puis~~ de ce dernier ¹ à ce qui le précède ⁺⁽¹⁾, ~~donnant une troisième terme qui est 2~~, puis

1 et 1 = 2 1 et 2 = 3, puis 2 et 3 = 5 etc...

1 1 2 3 5 8 13..... +(2)

seulement le rapport de chacun de ces chiffres à l'autre

(1) + pour constituer le 3^e terme, soit 2

(2) x Vous pouvez remarquer, en passant que ces chiffres sont déjà là inscrits et que ce n'est pas sans raison

n'est quand même pas le rapport a.

Je partirai de ce fait la prochaine fois qu'à mesure qu'ils croissent, c'est-à-dire pour toute série de Fibonacci, toutes les séries de Fibonacci sont homologues ; vous pouvez partir de n'importe quel chiffre et le faire croître de n'importe quel chiffre ; si vous observez ^{supplément} la loi de l'addition, c'est une série de Fibonacci et c'est la même. Quelle qu'elle soit, que vous la fassiez croître, vous obtiendrez entre ces chiffres ces proportions qui sont celles inscrites, à savoir le rapport de 1 à a. Et vous vous apercevrez que c'est du a tel qu'il était par rapport à 1 que le chiffre a bondi d'un terme à l'autre.

En d'autres termes, que vous partiez de la division du sujet ou que vous partiez du a, vous vous apercevez qu'ils sont réciproques.

Je voulais vous laisser ici, sur cette approche que j'appelle de pure consistance logique ; ceci nous permet de situer mieux ce qu'il en est d'un certain nombre d'activités humaines.

Que les mystiques aient tenté par leur voie ce rapport de la jouissance à l'1, ce n'est pas un champ que j'aborderai ici pour la première fois puisque déjà, dans les premières années, les temps obscurs

de mon séminaire, je vous avais produit, à ceux qui étaient là - trois ou quatre - Angelus Silesius.

Angelus Silesius est ^{le} ~~un~~ contemporain de Pascal.

Essayez d'expliquer ce que veulent dire ses vers, ^{sous} ~~avons~~ ses distiques. Le Pèlerin chérubinique, je vous le recommande ; vous pouvez aller l'acheter chez Aubier, il n'est pas épuisé !

Ce qu'il en est, certes, ne concerne pas directement la voie qui est la nôtre. Mais si vous voyez la place qu'y tient le Je, le Ich, vous verrez qu'elle se rapporte à la question qui est ici notre véritable visée et que je répète à ce terme d'aujourd'hui : est-ce que j'existe ?

Vous voyez comme une apostrophe, ça suffit à tout fausser. Si je dis : "j'existe", ça y est, vous y croyez, vous croyez que c'est de moi que je parle, uniquement à cause d'une apostrophe.

"Est-ce qu'il existe ?" en parlant du Je, cette fois. Mais ce "il", pouah ! Troisième personne, nous avons dit que ^{c'était} ~~c'est~~ un objet. Voilà que nous faisons du Je un objet. Simplement qu'on omette la troisième personne. Ça sert aussi à dire "il pleut". On ne parle pas d'une troisième personne, &

x on ne dit pas il pleut

ce n'est pas le copain qui pleut. Il pleut.

C'est en ce sens que j'emploie le "il existe" :
Est-ce qu'il existe du Je ?

o
o o